

Pierre D. Mottier, Master of Science, Lehrer, Sion

Ja zu Milliarden für Steuerzahler und Realwirtschaft

Hängt der Reichtum eines Landes von der Quantität des Geldes ab, das man dort druckt? Natürlich nicht. Jedermann weiss, dass der Reichtum eines Landes nicht von der Anzahl der Banknoten abhängt, sondern vielmehr von der Arbeit seiner Bürger, die durch ihren Einsatz Tag für Tag, Stunde für Stunde ihren Beitrag zum nationalen Wohl leisten. In diesem Sinne müsste die geschaffene Geldmenge mit der Produktion von Gütern und Dienstleistungen übereinstimmen, so dass in der Folge die Verteilung dieser Produktion möglich wäre. Hingegen kann eine schlecht funktionierende Geldschöpfung ein Land schwächen, seine Bürger in Armut stürzen, den Handel einschränken, seine wirtschaftliche Aktivität verlangsamen oder seine Handelsbilanz aus dem Gleichgewicht bringen.

Obwohl in der Schweiz jedes Jahr Milliarden Arbeitsstunden entstehen, scheint es seltsamerweise so zu sein, dass nicht genug Geld vorhanden ist, um diese Arbeitsstunden zu bezahlen. Es ist unbestreitbar, dass die Kassen des Bundes und der Kantone sozusagen fast immer leer sind und dass sich die Sparpolitik überall wie ein Krebsgeschwür festsetzt und Unglück und Spannungen mit sich bringt. Das liegt unter anderem daran, dass das Buchgeld-Herstellungssystem von Grund auf krank ist. Es leidet an einem erheblichen Mangel. Sobald nämlich die Arbeitenden ihre Arbeit erledigt haben, werden sie mit Geld entlohnt, das als Gegenleistung für eine Schuld in Umlauf gebracht wird. Das Buchgeld (oder elektronische Geld), das den grössten Teil des Handels ermöglicht, gelangt so in den Wirtschaftskreislauf durch ein Verschuldungssystem, welches die ganze Gesellschaft schwer belastet. Andererseits verlässt schliesslich etwa 80% des Geldes die Realwirtschaft und bereichert in den Finanzmärkten vorwiegend die Spekulanten, die kaum etwas zur nationalen Produktion beitragen. Das Resultat ist eine Plünderung der finanziellen Ressourcen des Landes und eine allgemeine öffentliche und private Verschuldung.

Es sind also private Institutionen, die Geschäftsbanken, welche die Befugnis zur Buchgeldschöpfung via Bankkredit für sich beanspruchen. Der Bankkredit müsste eine Dienstleistung bzw. eine Vermittlungsaufgabe sein, und nicht eine Macht über die Gesellschaft. Die Banken profitieren von der Undurchsichtigkeit, welche bezüglich der Geldschöpfung gepflegt wird. Dank diesem unrechtmässigen Privileg handeln sie in der Dunkelheit einer Gesetzeslücke. Daher kann das durch Bankkredit entstandene Geld nur als ein Geldersatz betrachtet werden, als ein nicht gesetzliches Zahlungsmittel, wie es selbst der Bundesrat zugibt¹. Wenn sich die Öffentlichkeit dieser Tatsache bewusst wird und die Vollgeld-Initiative annimmt, werden die missbräuchlichen Vorteile der Banken gegenüber den anderen Wirtschaftsakteuren, den Nicht-Banken, aufgehoben werden.

In Anbetracht der Tatsache, dass der Druck einer 1000er-Banknote und ihr In-Umlauf-Setzen weniger als einen halben Franken kostet, versteht man, dass der Geldschöpfungsgewinn, nämlich mehr als 999 Franken, demjenigen zusteht, der das Recht hat, das Geld zu schaffen. Durch die Ausgabe des physischen Geldes, der Münzen und der Banknoten, macht der Bund also einen legitimen Gewinn, den man „Seigniorage“ nennt. Die Buchgeldschöpfung würde ebenfalls einen solchen Gewinn einbringen. Das heutige Bankkreditsystem schliesst diesen „Geldschöpfungsgewinn“ aus, was für unser Land sehr nachteilig ist, denn es geht um eine Geldmenge, die mehr als das Zehnfache der physischen Geldmenge ausmacht. Die Nation verzichtet momentan also auf den Gewinn aus der Herstellung des Buchgeldes. Das sind Milliarden, die den Steuerzahlern jedes Jahr vorenthalten werden. Seit allzu langer Zeit gibt es in unserem Land eine Verweigerung der monetären Souveränität. Diese Situation ist nicht mehr zulässig.

Mit Vollgeld wird neues Geld schuldfrei in die Wirtschaft gesteckt. Es wird die Bedürfnisse des normalen Wirtschaftswachstums befriedigen. Schliesslich wird aus der Buchgeldschöpfung eine „Seigniorage“ zu Gunsten der gesamten Schweizer Bevölkerung entstehen. Mit diesen zusätzlichen Einkünften könnte der Staat die Steuern senken, die Staatsschulden abbauen oder die öffentliche Infrastruktur und die Sozialwerke mitfinanzieren. Möglich wäre auch, neues Geld durch eine jährliche Bürgerdividende von 500 bis 1000 Franken pro Steuerzahler in Umlauf zu bringen. Das Parlament wird entscheiden, wie die neuen finanziellen Mittel konkret verteilt werden sollen. Auf jeden Fall wird die Gesellschaft vom Geldschöpfungsgewinn direkt profitieren. Auf diese Weise werden jedes Jahr fünf bis zehn Milliarden Franken in Umlauf gebracht werden können, ohne eine Inflation hervorzurufen, da dieses Geld den Bedürfnissen der Realwirtschaft entsprechen wird.

Wenn das neugeschaffene Geld in Umlauf kommt, wird es nicht nur schuldfrei sein, sondern es wird auch direkt in die Realwirtschaft fliessen, und nicht in die Finanzmärkte. Die Wirtschaft unseres Landes wird dadurch gestärkt werden, die Unternehmen werden direkt davon profitieren, und die Arbeitsplätze werden gesichert sein.

¹ Antwort des BR vom 25.4.2012 auf die Interpellation Nr. 12.3305 im Nationalrat

Pierre D. Mottier, maître ès Sciences, enseignant, Sion

Oui à l'allègement des charges du contribuable et de l'économie réelle

La richesse d'un pays dépend-elle de la quantité de monnaie qu'on y imprime ? À l'évidence, non. Tout le monde sait que la richesse d'un pays ne dépend pas du nombre de billets mais plutôt du travail de ses citoyens, qui, jour par jour, heure par heure, contribuent au bien national par leur engagement. Dans ce sens, la quantité de monnaie créée devrait correspondre à la production de biens et de services, de façon à permettre ensuite la distribution de cette production. Par contre, un dérèglement de la création monétaire peut affaiblir un pays, appauvrir ses citoyens, diminuer la fréquence des échanges, ralentir son activité économique ou déséquilibrer sa balance commerciale.

Curieusement, alors que des milliards d'heures de travail annuelles sont produites en Suisse, il semblerait que l'argent qui permet de les rétribuer soit insuffisant. Il est indéniable que les caisses de la Confédération et des cantons sont pour ainsi dire presque toujours vides, et que l'austérité s'installe partout comme un cancer, avec son cortège de crispations et de malheurs. C'est dû, entre autres, au fait que le système de production de monnaie scripturale, est fondamentalement malade. Il souffre d'un défaut conceptuel. En effet, une fois son travail accompli, les travailleurs sont payés avec de l'argent qui est émis en contrepartie d'une dette. Ainsi la monnaie scripturale, ou électronique, qui permet la très grande majorité des échanges, arrive dans le circuit économique par un système d'endettement, qui pèse sur toute la société. D'un autre côté, environ 80 % de cet argent sort finalement de l'économie réelle et vient enrichir, principalement sur les marchés financiers, des spéculateurs, qui ne contribuent pratiquement pas à la production nationale. Il en résulte une spoliation des ressources financières du pays, un endettement général, public et privé.

Ce sont des institutions privées, les banques commerciales, qui s'arrogent le pouvoir de création monétaire (de monnaie scripturale) au moyen du crédit bancaire. Le crédit bancaire devrait être une simple prestation, p. ex. d'intermédiation, et non un pouvoir sur la société. Les banques profitent de l'opacité entretenue sur la création monétaire. Grâce à ce privilège illégitime, elles agissent dans l'obscurité d'un vide législatif. Ainsi, de l'aveu même du Conseil Fédéral¹, la monnaie issue du crédit bancaire ne peut être considérée que comme un substitut monétaire, sans cours légal. Lorsque le public en prendra conscience et votera pour l'initiative « Monnaie Pleine », cela supprimera les avantages abusifs des banques sur les autres acteurs économiques, les agents non-bancaires.

En considérant que l'impression d'un billet de 1000 francs et sa mise en circulation coûtent moins d'un demi-franc, on comprend que le bénéfice de création monétaire, c'est-à-dire plus de 999 francs, revient à celui qui a le droit de le créer. En émettant la monnaie physique, pièces et billets, la Confédération fait donc un gain légitime, qu'on appelle « seigneurage ». La création de monnaie scripturale amènerait un bénéfice identique. Le système de crédit bancaire actuel bloque l'accès à ce gain sur la monnaie scripturale. Ceci est fortement préjudiciable au pays, car la quantité de monnaie scripturale correspond à plus de dix fois la masse de monnaie physique. La nation est donc indûment privée du seigneurage sur la monnaie scripturale. Ce sont des milliards, dont l'État ne peut disposer, et qui incombent finalement aux contribuables. Il y a depuis trop longtemps un déni de souveraineté monétaire dans notre pays. Cette situation n'est plus admissible.

Avec la Monnaie Pleine, du nouvel argent sera injecté sans dette dans l'économie. Il comblera les besoins de la croissance économique normale. Il en résultera enfin le seigneurage attendu sur la monnaie scripturale, au bénéfice de la société suisse toute entière. Avec ces revenus supplémentaires, l'État pourrait baisser les impôts, rembourser la dette publique ou financer partiellement les infrastructures publiques et les institutions sociales. Il pourrait alternativement mettre l'argent nouveau en circulation en versant 500 à 1000 francs par an à chaque contribuable. C'est le parlement qui décidera comment ces nouvelles ressources seront concrètement distribuées. Dans tous les cas, la société profitera donc directement du bénéfice tiré de la création monétaire. C'est ainsi que cinq à dix milliards par ans pourront être émis sans engendrer aucune inflation, puisque cet argent correspondra aux besoins de l'économie réelle.

Quand l'argent nouveau sera mis en circulation, non seulement il sera libre de toute dette, mais il ira directement dans l'économie réelle et non sur les marchés financiers. L'économie du pays s'en trouvera renforcée, les entreprises en bénéficieront directement et les emplois seront protégés.

¹ Réponse du CF du 25.4.2012 à l'interpellation au CN n° 12.3305